

## LE FUTUR EMPEREUR TIBÈRE ET LE *X<sup>v</sup>ARƏNAH*

*Résumé.* — En 20 av. J.-C. Auguste veut imposer Tigraue III sur le trône d'Arménie. Tibère vient aider militairement l'empereur. En route vers l'Orient, il passe par Philippes ; les autels consacrés aux légions d'Auguste (et d'Antoine) s'y nimbent spontanément et subitement de flammes. Suétone et Dion Cassius qui rapportent l'événement, y voient un présage de pouvoir impérial pour Tibère ; nous pensons qu'en fait à l'origine il n'en est rien : ce présage concerne Tigraue III et est en relation avec le *x<sup>v</sup>arənah* qui marque les vrais rois selon les Iraniens et les Arméniens. Mais, parmi les accompagnateurs de Tibère se trouve peut-être Archélaos de Cappadoce qui aurait interprété le présage comme une approbation divine du protectorat romain. Plus tard, soit Tibère (dans son autobiographie), soit plus vraisemblablement les historiens, comme Suétone, ont considéré ce présage comme de bon augure pour le futur empereur Tibère.

Suétone et Dion Cassius racontent tous deux le même événement arrivé au jeune Tibère, l'un dans sa biographie impériale<sup>1</sup>, l'autre dans son *Histoire romaine*<sup>2</sup>. Laissons l'historien latin prendre la parole :

Quand il entreprit sa première expédition et traversa la Macédoine pour conduire son armée en Syrie, il advint que près de Philippes les autels consacrés autrefois aux légions victorieuses s'illuminèrent spontanément de flammes soudaines (trad. H. AILLOUD [CUF]).

Dion Cassius, suivi par les historiens contemporains<sup>3</sup>, situe cet incident en 20 av. J.-C.<sup>4</sup>, quand Tibère rejoint l'empereur Auguste en Orient afin de conclure la paix avec les Parthes et de recouvrer les enseignes romaines perdues, trente trois ans plus tôt, par Crassus lors du désastre de Carrhes<sup>5</sup>. Suétone, quant à lui, ne précise pas la date de l'embrasement des autels de Philippes<sup>6</sup>, mais l'inclut, comme le fera Dion Cassius, dans un ensemble

---

1. Suétone, *Tibère*, 14, 4.

2. Dion Cassius, LIV, 9, 4-7.

3. Voir, p. ex., C. SALLES, *Tibère le second César*, Paris, 1985, p. 58-59.

4. Voir M.-L. CHAUMONT, « Échos de la campagne de Tibère en Arménie (20 av. J.-C.) dans une épigramme de Krinagoras (Anth. Pal. IX, 430) », *AC* 61 (1992), p. 178-191.

5. Plutarque, *Crassus*, 19 et s. ; Dion Cassius, XL, 17 et s.

6. Sur le mépris de la chronologie chez Suétone, voir F. GASCOU, *Suétone historien*, Rome, 1984, p. 63, 74, 113-114, 345, 348, 390-414 et 802.

de présages et de prédictions qui laissent entrevoir au jeune Tibère une carrière impériale <sup>7</sup>.

Nous pensons que Suétone et Dion Cassius présentent deux aspects du même fait, aspects qui sont comme l'avertissement et le revers d'une médaille. En fait, l'embrasement des autels est, selon eux, en relation à la fois avec l'« expédition parthique » et, plus précisément, avec l'obtention du pouvoir impérial. Les gesticulations armées d'Auguste et de Tibère se produisent pour régler (provisoirement) la question du trône d'Arménie <sup>8</sup>. Dion Cassius nous informe précisément que le pouvoir royal est fort disputé entre partisans des Parthes et des Romains <sup>9</sup>. Les premiers viennent de perdre un atout majeur lors de l'assassinat de leur allié, le roi Artaxias ; les seconds ont un candidat tout prêt, puisqu'il est prisonnier à Rome : il s'agit de son frère Tigrane <sup>10</sup>. Afin d'établir ce dernier comme souverain d'Arménie, Auguste fait militairement pression sur les Parthes <sup>11</sup>.

Notre présente recherche a pour objet de déterminer en vertu de quelle culture il faut interpréter l'illumination soudaine et spontanée des autels de Philippos, puisque, à nos yeux, ce « miracle » concerne soit Tibère soit Tigrane II (III) <sup>12</sup>, ou encore les deux (futurs) dirigeants.

Une flamme qui apparaît brusquement et « sans raison », ce phénomène serait arrivé au célèbre roi d'origine servile, Servius Tullius <sup>13</sup>, mais aussi selon la légende à Ascagne <sup>14</sup>, fils d'Énée, et suivant les historiens à Lucius Marcius <sup>15</sup>, à Salvidienus Rufus <sup>16</sup>, à un soldat de César <sup>17</sup>, et même

7. Suétone, *Tibère*, 14.

8. K.-H. ZIEGLER, *Die Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich*, Wiesbaden, 1964, p. 46-51 ; sur la politique extérieure d'Auguste, voir D. KIENAST, *Augustus*, Darmstadt, 1982, p. 274 et s. ; Cl. NICOLET, *L'inventaire du monde*, Paris, 1988, p. 233, n. 1.

9. Dion Cassius, LIV, 9, 4-7.

10. *Res gestae divi Augusti*, 27 ; Tacite, *Annales*, II, 3 ; Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, XV, 4, 3 (104-105).

11. Sur cette pression militaire, voir en dernier lieu C. LEROUGE, *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain. Du début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du Haut-Empire Romain*, Stuttgart, 2007, p. 99-127.

12. Nous adoptons la numérotation proposée par M.-L. CHAUMONT, « L'Arménie entre Rome et l'Iran. I. De l'avènement d'Auguste à l'avènement de Dioclétien », dans *ANRW II*, 9, 1 (1979), p. 74-76.

13. Denys d'Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, IV, 2, 3-4, et Tite-Live, I, 39, 1-4 et 41, 3 ; [Aurélius Victor], *De Viris Illustribus*, 7, 1-3 ; Florus, I, 6, 1 ; Cicéron, *de Diuinatione*, II, 121.

14. Virgile, *Énéide*, II, 679-691 ; Servius, *Énéide*, 2, 683.

15. Tite-Live, XXV, 39, 16 ; Pline l'Ancien, II, 241 ; Valère Maxime, I, 6, 2.

16. Dion Cassius, XLVIII, 33, 1-3.

17. Plutarque, *César*, 63, 3.

à un barbare comme le roi Massinissa<sup>18</sup>. Dans cette flamme nimbant la tête du guerrier, les Romains ont vu un présage d'une grande destinée<sup>19</sup> ; mais dans le cas de Tibère, ce n'est pas sa tête, mais les autels de Philippes qu'on voit auréolés d'une flamme.

Nous rejetons la comparaison qu'a faite en son temps Paul Collart avec Octave<sup>20</sup> et qu'a suivie G. Capdeville (cf. n. 18) ; ces philologues ont rapproché l'épisode de la biographie de Tibère avec un incident qui arriva à Octavius, le père d'Auguste<sup>21</sup> :

[...] traversant en tête d'une armée les solitudes de la Thrace, [il] consulta au sujet de son fils les oracles barbares dans un bois consacré à Bacchus, et les prêtres lui firent la même déclaration [que Publius Nigidius Figulus, qui avait dit le jour de la naissance d'Octavien qu'il était né un maître à l'univers], parce que le vin répandu sur l'autel avait fait jaillir la flamme si haut qu'elle dépassa le faite du temple pour s'élever jusqu'au ciel, et que seul Alexandre le Grand avait reçu un pareil présage, quand il avait sacrifié sur les mêmes autels (trad. H. AILLOUD [CUF], légèrement modifiée).

Outre l'assimilation d'Auguste avec Alexandre le Grand, ce qui n'est pas le cas de Tibère, une différence fondamentale apparaît entre les deux flammes, celle qui concerne Auguste est alimentée par du vin, tandis que celle qui concernerait Tibère brille sans additif !

De notre lecture de la littérature latine, sauf omission de notre part, nous n'avons trouvé qu'un seul exemple qui concerne un autel ; il s'agit d'un passage de Tite-Live<sup>22</sup> où l'historien romain fait référence au « miracle » de l'autel de Neptune situé au Circus Flaminius qui suintait. Mais d'autels qui s'embrasent « miraculeusement », le texte suétonien est le seul à l'évoquer<sup>23</sup>. Cela justifie, pensons-nous, notre enquête en dehors de l'Antiquité classique.

18. Silius Italicus, XVI, 115-134. Toutes ces références proviennent de G. CAPDEVILLE (*Volcanus. Recherches comparatives sur les origines du culte de Vulcain*, Rome, 1995, p. 22 et n. 43), qui à cette liste ajoute erronément, selon nous, le cas d'Octave Auguste (Suétone, *Auguste*, 94, 7 ; cf. *infra*, n. 19).

19. Pline l'Ancien, II, 101. Signalons que la flamme qui sortirait de la tête de la statue d'Héra à Argos signifierait « la souveraineté du pays lumineux », selon P. SAUZEAU (« Et voilà pourquoi Philopoimén était difforme. Le « corps » de l'armée en Grèce et la structure fonctionnelle des peuples indo-européens », dans M. V. GARCÍA QUINTELA, Fr. J. GONZÁLEZ GARCÍA et F. CRIADO BOADO [éd.], *Anthropology of the Indo-European World and Material Culture*, Budapest, 2006, p. 267 ; nous soulignons).

20. *Philippes ; ville de Macédoine. Depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 1937, t. I, p. 242 n. 1.

21. Suétone, *Auguste*, 94, [6]-7.

22. XXVIII, 15, 11.

23. L'ouvrage de R. BLOCH (*Les prodiges dans l'antiquité classique*, Paris, 1963) est muet sur ce point. Suétone (*Tibère*, 74, 3) signale que, quelques jours avant la

D'autre part, Philippes est un lieu propice aux présages ; Valère Maxime en rapporte quelques-uns. Ainsi l'un concerne Brutus :

[...] le sort que méritait le parricide qu'il avait commis a été signifié par un présage, puisque, après cet infâme forfait, quand il fêtait son anniversaire, il voulut citer un vers grec et son attention se porta de préférence sur celui qui est d'Homère : « C'est le sort funeste, c'est le fils de Létô qui m'ont abattu. » Le nom de ce dieu, lors de la rencontre de Philippes, fut donné comme mot d'ordre aux troupes de César et Antoine, et il dirigea leurs armes sur Brutus (trad. R. COMBÈS [CUF])<sup>24</sup> .

Un deuxième présage concerne un autre tyrannicide :

Cassius, qu'il ne faut jamais nommer sans signaler le crime qu'il a commis contre le père de notre patrie, s'acharnait au combat, à Philippes, le cœur plein de passion, quand il crut le voir, dans une attitude plus noble que celle que peut avoir un homme, revêtu de son manteau de pourpre, s'élançant sur lui, le visage menaçant, de toute la vitesse de son cheval. Effrayé par sa vision, il tourna le dos devant son ennemi en s'écriant d'abord : « Que faire donc de plus, s'il ne suffit pas de l'avoir tué ? » [...] (trad. R. COMBÈS [CUF])<sup>25</sup> .

Enfin, un autre présage concerne, pour sa part, le vainqueur, à savoir Auguste lors de la même bataille de Philippes :

Son médecin Artorius dormait, la nuit précédant la journée où, dans la plaine de Philippes, les armées romaines s'affrontèrent, quand Minerve lui apparut et lui prescrivit d'avertir son maître, qui se trouvait gravement malade, de ne pas voir dans cet affaiblissement de sa santé une raison de ne pas assister à la rencontre qui allait se dérouler. Quand il eut appris cela, César se fit porter en litière sur la ligne de bataille et pendant que, au-delà de ses forces, il veille là à obtenir la victoire, Brutus s'empara de son camp [...] (trad. R. COMBÈS [CUF])<sup>26</sup> .

De ces trois anecdotes, il apparaît que Philippes était un lieu propice aux présages guerriers.

L'origine romaine de l'illumination subite des autels de Philippes nous semble donc douteuse ; c'est pourquoi il nous faut, pensons-nous, nous tourner vers une interprétation d'origine arménienne.

mort de l'empereur, « à Misène, des braises couvertes de cendres, que l'on avait apportées pour réchauffer la salle à manger, s'étaient déjà éteintes et refroidies depuis longtemps, lorsqu'elles se rallumèrent tout à coup sur le soir et continuèrent à briller bien avant dans la nuit » (trad. H. AILLOUD [CUF]).

24. I, 5, 7. J. F. BERTHET (« La culture homérique des Césars d'après Suétone », *RÉL* 56 [1978], p. 332, n. 5) ne mentionne pas ce texte.

25. I, 8, 8.

26. I, 7, 1. Voir Velleius Paterculus, II, 70, 1 ; Plutarque, *Brutus*, 41, 3 ; Dion Cassius, XLVII, 41.

Nous savons que les rois d'Arménie appartiennent au même ensemble culturel et religieux que les Iraniens<sup>27</sup> ; ceux-ci conçoivent l'obtention du pouvoir royal d'une façon particulière ; ce qu'ils appellent le *x'arānah* (« lumière de gloire » ?)<sup>28</sup> se manifeste comme un principe igné<sup>29</sup>, bien souvent dissimulé dans l'eau, qui s'offre ou se dérobe au candidat au pouvoir<sup>30</sup> ; cette conception du pouvoir royal comme *x'arānah* semble connue notamment d'autres peuples indo-européens (d'Orient notamment) comme les Macédoniens<sup>31</sup>, mais aussi les Sicules, si Denys I<sup>er</sup> de Syracuse leur reprend la conception de la royauté<sup>32</sup>. Nous défendrons la thèse selon laquelle les flammes qui ceignent les autels dédiés à la victoire de Philippe correspondent à ces feux qui nimbent certains personnages ou animaux royaux en Perse (les chevaux, p. ex. ; cf. n. 84) ; dans l'optique de Suétone et de Dion Cassius, elles annonceraient à Tibère sa future destinée d'empereur.

Qui plus est, le biographe impérial ajoute un autre présage qui, pour nous, pourrait être en relation avec celui que nous venons d'analyser ; il s'agit de celui qui se produisit « quelques jours avant son rappel, [quand] un aigle – oiseau jusqu'alors inconnu à Rhodes – vint se percher sur la façade

27. P. ex. R. GROUSSET, *Histoire de l'Arménie. Des origines à 1071*, Paris, 1995 (réédit. de 1947), p. 83 et 89 ; A. E. REDGATE, *The Armenians*, Oxford, 1998, p. 61.

28. M. GARCÍA QUINTELA (*Le Pendu et le Noyé des Monts Albains. Recherches comparatives autour des rites et des mythes des Monts Albains*, Bruxelles, 2007, p. 59-60) suit la démonstration étymologique d'A. LUBOTSKY (« Avestan *x'arānah* – the Etymology and Concept », dans W. MEID [éd.], *Sprache und Kultur der Indogermanen*, Innsbruck, 1998, p. 479-488) selon laquelle le *x'arānah* n'a point d'aspect lumineux, ni de caractère igné, puisqu'il proviendrait de l'indo-iranien \**parHnas* signifiant « souveraineté, contrôle », puis « abondance ». Il n'empêche qu'il se manifeste, comme nous l'écrivons, sous la forme d'un feu ! (Voir J. KELLENS, « L'âme entre le cadavre et le paradis », *JA* 283 [1995], p. 22 n. 1.)

29. Voir l'article d'Askold I. IVANTCHIK, « Une légende sur l'origine des Scythes (HDT. IV, 5-7) et le problème des sources du *scythicos logos* d'Hérodote », *RÉG* 112 (1999), p. 168-171. Les Arméniens connaissaient même le substantif *x'arānah* sous la forme du mot *p'ark'*, si nous suivons G. BOLOGNESI (*Le fonti dialettali degli imprestiti iranici in armeno*, Milan, s. d., p. 28), alléguant en plus des anthroponymes comme Xoroxaçat, Xorox-Ormizd et Xorohbut.

30. Voir p. ex. J.- L. DESNIER, *Le passage du fleuve. Essai sur la légitimité du souverain*, Paris, 1995, p. 17-19.

31. J.- L. DESNIER, *Le passage...*, *op. cit.* (n. 30), p. 36-40.

32. Voir notre article « Denys l'Ancien et le *xvarānah* », *Ollodagos* 18 (2004), p. 265-287, qui est à compléter par l'article de N. CUSUMANO, « Siculi », dans *Ethne e religioni nella Sicilia antica. Atti del Convegno internazionale, Palermo, 6-7 dicembre 2000*, Rome, 2006, p. 121, 131 et n. 57, et 132. Les Prénestins, sinon les Latins, semblent aussi connaître avec la figure légendaire de Caeculus le mythe du feu dans l'eau, si nous en croyons D. BRIQUEL, « Tarquins de Rome et idéologie indo-européenne (I) : Tarquin l'Ancien et le dieu Vulcain », *RHR* 215 (1998), p. 378.

de sa maison ; et la veille du jour où il reçut la nouvelle, pendant qu'il changeait de vêtements, sa tunique lui parut tout en feu » (trad. H. AILLOUD [CUF])<sup>33</sup>. Feu et aigle nous semblent exprimer également la possession du *x'arannah* royal, d'autant plus que Fr. Mawet a démontré, il y a quelques années, que ce symbole perse de la royauté pouvait être représenté par un aigle (ou un faucon)<sup>34</sup>.

Une épigramme d'un certain Apollonidès<sup>35</sup> faisant implicitement référence à la rumeur du miracle de l'aigle venu à Rhodes sur le toit de Tibère semble dater de bien avant l'adoption de Tibère par Auguste en 4 apr. J.-C. Outre que ce « texte poétique puisse être lu comme un texte militant, dans lequel le présage n'est pas l'annexe de la mise d'un prince au rang des dieux, bien qu'il y ait une allusion à l'avenir de Tibère métamorphosé en Zeus » et qu'il prenne « nettement parti en faveur de Tibère dans le conflit – même s'il demeurerait larvé – qui l'opposait à Caius César »<sup>36</sup>, il émane d'un auteur qui fait partie de la clientèle orientale de Tibère<sup>37</sup>, et donc influencé par l'Orient (?)<sup>38</sup>.

33. Suétone, *Tibère*, 14, 5.

34. « The Motif of the Bird in Armenian Epic Literature and its Relation with Iranian Tradition », dans Th. J. SAMUELIAN, M. E. STONE (éd.), *Mediaeval Armenian Culture*, Chico, 1984, p. 179-193 ; aussi le vieil article d'HOFFMANN-KRAYER, s.v. *Adler*, dans *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, Leipzig - Berlin, 1927, I, col. 174-189. Pour le *Metzler-Lexikon-Antike*, Stuttgart - Weimar, 2006<sup>2</sup>, p. 5 s.v. *Adler*, l'aigle est *ein Waffentier im Alten Orient*.

35. *Anthologie Palatine*, IX, 287 ; A. S. F. GOW, D. L. PAGE, *The Greek Anthology: Hellenistic Epigrams*, Cambridge, 1965, Apollonides n° 23.

36. A. VIGOURT, *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*, Paris, 2001, p. 182, renvoyant à G. BOWERSOCK, « Augustus and the East: the Problem of the Succession », dans F. MILLAR et E. SEGAL (éd.), *Caesar Augustus. Seven Aspects*, Oxford, 1984, p. 169-188, et plus spécialement p. 181-182.

37. A. VIGOURT (*op. cit.* [n. 36], p. 362), se basant sur un fragment de la *Vie de Tibère* par Plutarque (Damascius, *Vita Isidori*, 64), reconnaît une teinte « orientale » à l'annonce qu'aurait faite à Rhodes un âne à Tibère, lui promettant un destin éclatant, lorsque l'animal lançait des étincelles pendant qu'on l'étrillait. Et elle ajoute « il me semble devoir faire appel au jeu de mots ὄνος - honos, en sus de la symbolique royale de l'âne dans le Proche-Orient [...] Quant aux étincelles émises par cet âne, elles évoquent la lumière et l'or, et rappellent les grands mythes de Midas dans l'Antiquité gréco-romaine, de Peau d'Âne dans l'Occident médiéval et moderne, où l'histoire de l'Âne d'Or d'Apulée » (Pour B. SERGENT [*Le livre des dieux. Celtes et Grecs II*, Paris, 2004, p. 147 et 691], les oreilles d'âne du roi Midas sont une punition divine pour son jugement considéré comme injuste par Apollon – histoire parallèle à celle du roi irlandais Eochaid pourvu d'oreilles de cheval. Sur le roi Midas, voir B. BURKE, « Anatolian Origins of the Gordian Knot Legend », *GRBS* 42 [2001], p. 255-261). Cette clientèle orientale commence par la Grèce, lors des Jeux Olympiques de 20 av. J.-C. selon S. ZOUMBAKI (« Tiberius und die Städte des Griechischen Ostens : Ostpolitik und Hellenisches Kulturleben eines künftigen Kaisers », dans Y. PERRIN [éd.], *Neronia VII. Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier*

Nous pensons que la relation que nous établissons, sur la base des textes de Suétone et de Dion Cassius, entre *x'arənah* et pouvoir impérial romain complète les propos d'Annie Vigourt :

Et, parce que répétitifs, [les présages] donnent des marques. Un exemple très significatif : l'aigle qui, à Bologne, s'était perché sur la tente d'Octavien avant de combattre deux corbeaux venus le harceler, prédit victoire et puissance au jeune César et l'apparenta à Alexandre le Grand – lors de la naissance d'Alexandre le Grand, deux aigles s'étaient posés sur le toit. Or, plus tard, Tibère reçut lui aussi un présage semblable à ceux d'Alexandre et d'Auguste : un aigle à Rhodes se percha sur son toit ; mais l'oiseau n'eut à vaincre aucune opposition. À Bédriac, un troisième aigle, venu d'Orient, a présagé l'avenir impérial de Vespasien en chassant le volatile sorti vainqueur d'un duel précédent, ce qui rappelait le présage de Bologne pour Octavien<sup>39</sup>.

L'analyse d'A. Vigourt<sup>40</sup> ne souligne pas assez, nous semble-t-il, le lien de l'aigle avec l'Orient (ou un conquérant de l'Orient ou encore un empereur venu d'Orient) ; en outre, nous pensons que ces deux présages renchérisse sur le lien, établi alors (?), entre Tibère et Jules César. Rappelons que le dictateur perpétuel aurait dû recevoir le nom de roi, sur une proposition du quindécemvir Lucius Cotta, « parce qu'il était écrit dans les livres Sibyllins que seul un roi pouvait triompher des Parthes »<sup>41</sup>. Dans sa *biographie de César*, Plutarque confirme ce renseignement de Suétone, étendant même le port du diadème royal à tout voyage terrestre ou maritime

---

*siècle ap. J.-C.*, Bruxelles, 2007, p. 162-164). Pour l'aigle, roi des oiseaux et servant de la souveraineté et porteur des âmes impériales dans l'au-delà et auprès des dieux, voir les divers ouvrages de Fr. CUMONT, comme *After Life in Roman Paganism*, New York, 1959, p. 157-160 (cette croyance serait née en Syrie) ; *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 97 n. 2, 154, 240 n. 5, 337, 437 n. 2, 457 et 466 ; *Lux Perpetua*, Paris, 1976, p. 294-297 et 324, et *Astrologie et religion chez les Grecs et les Romains*, Bruxelles, 2000, p. 143-144.

38. Cet Apollonidès serait de Smyrne et aurait vécu au début de l'ère chrétienne ; il ne devrait pas être confondu avec le grammairien grec Apollonidès de Nicée, qui fut un contemporain de Tibère (E. DEGANI, « Apollonides 3 », dans *Der Neue Pauly* 1, col. 873). *SIG* 781 parle d'un prêtre de Tibère dans la ville de Nysa, près de Tralles, en Asie Mineure (cf. G. BOWERSOCK, art. cité [n. 36], p. 177).

39. « Les présages impériaux et le temps dans le *De vita Caesarum* de Suétone », *Ktéma* 19 (1993), renvoyant en notes à Suétone, *Auguste*, 96, 1 et *Vespasien*, 5, 10, ainsi qu'à Justin, *Abrégé des Histoires philippiques*, 12, 16 (repris dans son ouvrage [cité p. 13], p. 97 notamment).

40. Il nous fut malheureusement impossible de consulter la thèse de R. S. LORSCH, *Omina imperii: the Omens of Power Received by the Roman Emperors from Augustus to Domitian, their Religious Interpretation and Political Influence*, dissert. Univ. of North Carolina at Chapel Hill, 1993.

41. Suétone, *César*, 79, 4 (trad. H. AILLOUD [CUF]).

de César en dehors de l'Italie<sup>42</sup>. Aux yeux des historiens grecs et latins, Tibère, mieux que César<sup>43</sup>, reçoit le feu vert d'une expédition parthique de la part d'un trophée d'une victoire julio-claudienne, trophée nimbé du *x'arənah* propre à l'idéologie royale iranienne. J. Gagé a signalé, il y a un demi-siècle, que MM. Tarn et Jeanmaire admettaient, semble-t-il, jusqu'en 31 av. J.-C., pour les oracles sibyllins une prédication gréco-orientale non spécifiquement iranienne, mais que cela changeait après Actium<sup>44</sup>.

D'aucuns diront que, dans notre rapprochement de cet embrasement avec le *x'arənah* iranien, manque l'élément aquatique ; il est vrai que ni Suétone, ni Dion Cassius ne le mentionne. Mais leur notation ne semble s'arrêter qu'au premier degré, c'est-à-dire à la manifestation du feu illuminant l'autel ; nous savons que la ville de Philippes avait été en réalité débaptisée par Philippe II de Macédoine, car elle se nommait jadis Κρηνιδες, c'est-à-dire les sources<sup>45</sup>. N'avons-nous pas ici une conjonction entre l'eau et le feu ? Toutefois nous ne pouvons qu'émettre une hypothèse, car aucun texte ne nous éclaire davantage.

De même, on ne peut rien affirmer de l'influence qu'a eue à Rome à la cour d'Auguste la présence de Tigrane II (III), alors que celle de Tiridate, plus de trois quarts de siècle après, en aurait exercé une sur l'empereur Néron<sup>46</sup> ; car Tiridate, « en considérant Néron comme son destin et sa fortune, [...] aurait] transcrit les notions proprement mazdéennes du Hvarenô [notre *x'arənah*] royal »<sup>47</sup>. Mais que la présence de Tigrane se soit marquée dans les années 20 av. J.-C. par l'influence de l'idéologie royale iranienne notamment auprès de Tibère ou d'amis de celui-ci (cf. *infra* et n. 58), aucun document ne l'étaye, même si en 30 av. J.-C. un fils de roi parthe, venu comme prisonnier, a été invité, ainsi que sa suite, par

42. Plutarque, *César*, 58, 4-7 ; 60, 1 ; 61, 8-9 et 64, 3. Voir notre article « Une contribution de L. Cornelius Balbus Major au mythe de César Alexandre », dans *César, l'homme et l'œuvre : mythe et réalité*, Bruxelles, 1997, p. 27-40.

43. Déjà J. GAGÉ (*Apollon romain*, Paris, 1955, p. 548) établit ce lien entre César et Tibère, en signalant qu'Auguste installe les *libri Sibyllini* expurgés sous la statue d'Apollon Palatin entre 21 et 19 av. J.-C., époque de la récupération des enseignes romaines perdues par Crassus au désastre de Carrhes en 53 av. J.-C.

44. *Op. cit.* (n. 43), p. 597-598, renvoyant à W. TARN, « Alexander-Hélios and the Golden Age », *JRS* 22 (1932), p. 135-160 et H. JEANMAIRE, *Le Messianisme de Virgile*, Paris, 1930 ainsi que *La Sibylle et le retour de l'âge d'or*, Paris, 1939.

45. Appien, *Bellum Ciuile*, IV, 105. 439 ; Strabon, VII, fr. 34, 41 et 42 ; voir surtout Théophraste, *Causae plantarum*, V, 14, 5-6.

46. Voir p. ex. E. CIZEK, *Néron*, Paris, 1982, p. 146 ; J. GAGÉ, *op. cit.* (n. 43), p. 665. Contra R. TURCAN, *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, 1989, p. 237.

47. J. GAGÉ, *op. cit.* (n. 43), p. 666.

Auguste à visiter les arènes *ad spectaculum* et a reçu de l'empereur des places spéciales et proches de la sienne <sup>48</sup>.

Cette exhibition en public des étrangers [...] fut certainement pensée comme une démonstration politique, mais eut surtout pour intérêt de satisfaire un public populaire avide de curiosités et d'exotisme <sup>49</sup>.

Le monde iranien, et plus particulièrement parthe, était cependant loin d'être inconnu du monde romain, puisqu'ils se connaissaient au moins depuis Sylla et Lucullus <sup>50</sup> ; qui plus est, le monde grec était depuis bien longtemps en contact avec les Parthes <sup>51</sup>. C'est ce monde grec qui renseigne Rome sur la configuration de la Parthie. Ainsi :

Posidonius [d'Apamée], qui écrit dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et fait le récit, dans ses *Histoires*, des guerres parthiques de Démétrios II et d'Antiochos IV, manifeste un grand intérêt pour les Parthes : il expose leurs coutumes et fait le récit de leur histoire, dressant notamment un portrait de Mithridate I, qui nous est parvenu par l'intermédiaire de Diodore de Sicile. Posidonios est un ami des Romains et il est très proche, notamment, de Pompée : il est difficile d'imaginer que ce dernier soit resté tout à fait ignorant des Parthes. L'œuvre de Posidonios apparaît plutôt comme la preuve que, dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., les Parthes étaient devenus un sujet d'intérêt dans la haute société gréco-romaine <sup>52</sup>.

Semblablement, Isidore de Charax, avec ses *Itinéraires parthes*, sera une des sources de la géographie de Pline l'Ancien, de même qu'« un certain Dionysos de Charax [...] avait préparé un mémoire à l'intention du fils adoptif d'Auguste Caius, à l'occasion d'une mission en Orient » <sup>53</sup>. Grecs et

48. Dion Cassius, LI, 18, 3 et Suétone, *Auguste*, 43, 5.

49. J. WIESEHÖFER, *Iraniens, Grecs et Romains*, Paris, 2005, p. 113-114.

50. Plutarque, *Sylla*, 5, 6-11 et *Lucullus*, 19, 1-36, 7. Cf. Velleius Paterculus, II, 24, 3. Voir J. L. DESNIER, *op. cit.* (n. 30), p. 51-54, ainsi que R. D. SULLIVAN, *Near Eastern Royalty and Rome, 100 - 30 B.C.*, Toronto, 1990, *passim*.

51. A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979 (trad. fr.), p. 154-155 citant e.a. le rhéteur athénien Amphicratès et Apollodore d'Artémite. Il faudrait ajouter l'historien Métrodore de Scepsis, qui rédigea une *Vie de Tigrane* (R. GROUSSET, *op. cit.* [n. 27], p. 90 et A. E. REDGATE, *op. cit.* [n. 27], p. 75 renvoyant à Plutarque, *Lucullus*, 21, 3-6 ; 22, 1-4 ; 25, 1 ; Strabon, XIII, 1, 5 et *Scol. Apoll. Rhod.* IV, 193 = *Fragmenta historicorum Graecorum*, III, 204 b, n° 1 Mueller).

52. C. LEROUGE, *op. cit.* (n. 11), p. 76 (aussi p. 23-27, 246-250, 256-260, 280, 333, 351 et 361).

53. A. MOMIGLIANO, *ibid.* (n. 51), renvoyant à Pline l'Ancien, 6, 141. Mais Cl. NICOLET (*op. cit.* [n. 8], p. 257-258 n. 14) indique que certains voient dans le nom de Denys une mauvaise lecture pour Isidore de Charax. Également C. LEROUGE, *op. cit.* (n. 11), p. 28 n. 72 pour Isidore et p. 28 et n. 73 pour Dionysos ; elle signale aussi Apollodore d'Artémite aux p. 27-28.

Romains en contact avec les Parthes ont pu transmettre à Rome certains renseignements sur la conception iranienne du pouvoir du souverain.

Nous avons une preuve supplémentaire de la connaissance par les Romains du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. de certains éléments de la culture parthe (et donc arménienne) et notamment de la religion parthe. Il s'agit du spectacle, en fait de la démonstration de force, donné par Caligula, le successeur de Tibère, au jeune fils du roi parthe Artaban III. L'empereur romain, voulant égaler, sinon surpasser, Xerxès dans sa construction d'un pont sur l'Hellespont, fit sur un pont long de trois mille six cents pas et construit pour relier le milieu de Baïes au môle de Pouzzoles « l'aller et retour deux jours de suite, le premier jour sur un cheval orné de phalères, et arborant lui-même une couronne de chêne, un petit bouclier, un glaive et une chlamyde dorée, le deuxième jour en tenue de conducteur de quadriges, sur un char à double attelage de chevaux vedettes, conduisant devant lui le jeune Darius, l'un des otages parthes [...] »<sup>54</sup>. Comme l'écrit M. Dubuisson :

Ce Parthe induit tout naturellement la référence au monde iranien : Xerxès, un *topos* d'autant plus classique qu'il servait à illustrer l'*hybris* et devait être familier aux élèves des écoles de rhéteurs [...] <sup>55</sup>.

En outre, M. Dubuisson a reçu de Jean Kellens, professeur au Collège de France, l'explication suivante pour éclairer la conduite de Caligula :

L'accès à l'au-delà, dans le mazdéisme [religion pratiquée dans l'Empire Parthe], implique une traversée de l'eau, et prend la forme matérielle du pont, ou plus exactement d'un gué. Le héros *Qraētaona*, dans l'*Avesta*, se distingue en étant capable de se mouvoir tant sur la surface des eaux célestes que sur l'Océan du bout du monde, cette étendue marine inconnue et redoutée, qui, il n'est pas inutile d'y insister, se situe pour les Iraniens à l'ouest : une dimension négative et effrayante de l'occident, qui s'accroît dans les sources proprement parthes. Or ces déplacements extraordinaires et surhumains se mesurent, comme toute espèce de déplacement chez les Iraniens, en journées de cheval.

M. Dubuisson continue :

Caligula connaissait-il cette valeur toute particulière de la mer occidentale pour les Parthes, et l'exploitait tout aussi particulier que représentait son franchissement ? Je crois que sa conduite ne peut pas s'expliquer autrement. Sans nier le tape-à-l'œil, qui est réel, et le cabotinage, qui ne l'est pas moins, nous avons affaire à un acte parfaitement rationnel, à un calcul

---

54. Suétone, *Caligula*, 19.

55. M. DUBUISSON, « Suétone et la fausse impartialité de l'érudit », dans G. LACHENAUD et D. LONGRÉE (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire. Représentations, récits et idéologie. Colloque de Nantes et Angers*, Rennes, 2003, I, p. 256-258.

politique : produire sur le jeune fils du roi des Parthes Artaban III une impression frappante et durable, et qui dissuadera celui-ci de s'en prendre à Rome directement ou indirectement <sup>56</sup>.

Ainsi des éléments importants des conceptions parthes semblent être connus et manipulés par les Romains.

Qui plus est, parmi les « amis » de Tibère autour des années 20 av. J.-C. se trouve Archélaos Sisines Philopatris de Cappadoce <sup>57</sup> ; B. Levick et G. E. Romer ont montré que la famille de Tibère a entretenu de nombreux liens avec la maison régnante de Cappadoce et que plus précisément, en 26 ou 25 av. J.-C., Tibère a défendu Archélaos par-devant Auguste <sup>58</sup>. Ce souverain cappadocien accompagnera en 20 av. J.-C. Tibère dans son expédition parthique <sup>59</sup>. Non seulement ce roi d'Asie mineure descend de rois-prêtres (de la déesse guerrière Mâ - Enyo <sup>60</sup>) soutenus notamment par Pompée en Cappadoce <sup>61</sup>, mais la Cappadoce a aussi hérité

56. N'ayant plus de contacts avec M. Dubuisson, malheureusement décédé, nous ne savons si J. Kellens a publié cette explication (voir cependant art. cité [n. 28], p. 48, qui renvoie à « Yima et la mort », dans M. A. JAZAYERY, W. WINTER [éd.], *Languages and Cultures in Honor of Edgar C. Polomé*, Berlin, 1988, p. 330-332) ; mais nous l'avons vérifiée grâce à G. WIDENGREN, *Les religions de l'Iran* (trad. fr.), Paris, 1968, p. 57 et 106, ainsi que 192-193 (pour la persistance de cette conception de la mort dans le folklore ossète).

57. Suétone, *Tibère*, 8, 1. C. B. ROSE, « The Parthians in Augustan Rome », *AJA* 109 (1925), p. 21-75, n'envisage une figuration des Parthes sur les monuments augustéens qu'après 20 av. J.-C.

58. B. LEVICK, « The Beginning of Tiberius' Career », *CQ* 21 (1971), p. 478-486 (approuvé par E. BADIEN, « The Thessalian Clients of Tiberius », *CR* 24 [1974], p. 186), et G. E. ROMER, « A Case of Client-Kingship », *AJPh* 106 (1985), p. 75-84. Nous regrettons de n'avoir pu consulter M. PANI, *Roma e i re d'Oriente da Augusto a Tiberio*, Bari, 1972, ainsi que A. V. SMAL'KO, *Tibère et Archélaos* [en russe], X<sup>e</sup> Congrès VDI, p. 157-158. Voir aussi R. D. SULLIVAN, « The Dynasty of Cappadocia », dans *ANRW*, II, 7, 1, p. 1143-1161.

59. En Arménie, Tibère s'était fait accompagner par Archélaos de Cappadoce (Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, XV, 4, 3 ; H. VOLKMANN, « Archelaos 6 », dans *Der Kleine Pauly* 1, col. 503), dont le royaume, unifiant Cappadoce et Commagène, réunissait aussi civilisations – et donc religions – grecque et iranienne (H. TREIDLER, « Kappadokia », dans *Der Kleine Pauly* 3, col. 114, et W. RÖLLIG, « Kommagene », *ibid.*, col. 280).

60. Pompée installe un Archélaos en 63 av. J.-C. dans la ville pontique de Comana, homonyme de celle située en Cataonie, au sud-ouest de la Cappadoce entre le Taurus et l'Antitaurus, et limitrophe de la Cilicie, de la Commagène et de la Méliène (Strabon, XI, 12, 2 et XII, 1, 1-2, 4 ; K. STROBEL, « Kataonia », dans *Der Neue Pauly* 6, col. 338-339).

61. M. SCHOTTKY, « Archelaos 5-7 », dans *Der Neue Pauly* 1, col. 986 ; R. D. SULLIVAN, art. cité (n. 58), p. 1149-1161 ; P. PANITSCHKEK, « Zu den genealogischen Konstruktionen der Dynastien von Pontos und Kappadokien », *RSA* 17-18 (1987-1988), p. 73 - 95.

de certains usages religieux iraniens, comme la présence de mages et comme le culte du feu<sup>62</sup>. De même que J. L. Desnier a émis l'hypothèse que Gaius Iulius Antiochos Philopappos, petit-fils du dernier roi de Commagène Antiochos IV Épiphane, a « pu communiquer aux Romains d'utiles renseignements sur les traditions locales de son pays d'origine » et plus particulièrement à Plutarque qui le met en scène dans ses *Propos de table*<sup>63</sup>, de même nous pouvons penser qu'Archélaos Sisinès Philopatris de Cappadoce, de par sa religion, a pu contribuer à « expliquer » l'apparition du feu autour des autels de Philippes comme la présence du *x'arənah* garant tant du nouveau pouvoir arménien que du protectorat romain<sup>64</sup>.

Un élément extérieur aux textes latin et grec que nous avons soumis à examen semble confirmer notre hypothèse de la présence de l'idéologie royale perse à Rome ou du moins chez les amis de Tibère ; nous lisons en effet dans l'introduction par Annie et Jean-Pierre Mahé de l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khorène (Paris, 1993, p. 85) :

On assigna à la disparition d'Artavazd [c'est-à-dire d'Artavasdes prisonnier de Marc Antoine] des causes surnaturelles, qui effaçaient l'humiliation subie, et on décrivait son retour, qui se faisait attendre, en termes apocalyptiques. La légende, telle que nous la conte Moïse (qui rejoint ici plusieurs autres témoins), nous apporte un témoignage précieux sur la mythologie mithriaque en usage dans l'Arménie de cette époque. Compte tenu des pratiques de divinisation des rois, elle atteste peut-être l'assimilation à Mithra d'Artavazd, dont le père, Tigrane, avait été identifié à Vahagn.

Cette dernière identification nous intéresse fort, puisque le Tigrane prisonnier d'Auguste porte le même nom que son père et que Vahagn est l'exact correspondant de Varathragna, le dieu de la guerre dans l'Avesta, dont le nom désigne aussi le « faucon » porteur du *x'arənah* qui s'échappe du cadavre d'Yima<sup>65</sup>. Pourquoi le fils, homonyme de son père, ne pour-

---

62. St. WIKANDER, *Feuerpriester in Kleinasien und Iran*, Lund, 1946, p. 88-91. Pour les liens de la Cappadoce avec Rome, voir p. ex. R. D. SULLIVAN, *op. cit.* (n. 50), p. 51-58 et 174-185, pour ceux de la Commagène avec Rome, p. 59-62 et 193-198, où est aussi abordé le syncrétisme religieux entre les mondes hellénique et iranien.

63. *Op. cit.* (n. 30), p. 134-136. Pareillement, A. I. IVANTCHIK (art. cité [n. 29], p. 192) émet l'hypothèse qu'Hérodote a été informé de la généalogie des rois scythes et de la légende de leur origine par Tymnès, mandataire du roi scythe Ariapeithès.

64. M. WAEGEMAN (« Les Hymnes de Dion », dans C. BONNET, A. MOTTE [éd.], *Les syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*, Bruxelles - Rome, 1999, p. 307-320) a insisté sur l'importance de la Commagène dans la transmission au monde grec, et plus particulièrement au philosophe Posidonius d'Apamée, de conceptions iraniennes (voir aussi B. BAKHOUCHE, *L'astrologie à Rome*, Paris, 2002, p. 149).

65. Fr. MAWET, art. cité (n. 34), p. 179.

rait-il pas, lui aussi, s'identifier à Varathragna, détenteur de la « lumière de gloire » ? D'autant plus que cette notion est également connue de la culture arménienne<sup>66</sup> ; nous en avons pour preuve que Tigrane III et Artavasdes, descendants d'Artaxias, mais aussi des Orontides qui ont fondé l'antique royaume d'Arménie<sup>67</sup>, ont suivi la tradition achéménide associant rois et divinités. A. E. Redgate, exploitant les épithètes divines que ces deux souverains arméniens du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. faisaient graver sur leurs monnaies, interprète les figures de l'aigle provenant d'Artaxata et les aigles et les étoiles figurant sur les monnaies comme une représentation de la « gloire » ou de la « fortune » royale, qui dans la société iranienne passait pour protéger le roi légitime, et par extension, son royaume, même après sa mort<sup>68</sup>.

Précisément les monnaies de Tigrane II (III), telles que P. Z. Bedoukian nous a permis de les connaître<sup>69</sup>, portent sur l'avert le portrait du roi avec une très haute tiare ayant une large étoile à huit branches, et sur le revers soit un aigle tourné vers la gauche, soit un cheval dans la même position, soit encore un bige. Ces figurations animales, peut-être identiques à celles qui ornaient les autels de Philippes (voir *infra*) ont pu contribuer à jeter un pont entre la symbolique royale arménienne et la symbolique militaire romaine propre au dieu de la guerre Mars.

Envisageons d'abord la symbolique royale arménienne. Une contribution de Fr. Cornillot<sup>70</sup> aide à comprendre ces liens existant dans le monde vieil-iranien entre souverain, monture, crinière de celle-ci, et feu particulier. Le souverain réincarne non seulement le dieu martial Mithra<sup>71</sup>, qui, dans le monde vieil-iranien, est l'héritier du dieu guerrier indien Indra Vrtraghan<sup>72</sup>, mais aussi Apām Napāt, le petit-fils des eaux (en fait le petit-fils habitant les eaux)<sup>73</sup>, qui est le fils du Soleil et qui est le gardien du

66. J. GREPPIN, « *Xvarənah* as a Transfunctional Figure », *JIES* 1 (1973), p. 239-241.

67. N. GARSOÏAN, *The Emergence of Armenia*, dans R. G. HOVANNISIAN (éd.), *The Armenian People from Ancient to Modern Times*, Londres, 1997, I, p. 47-48.

68. A. E. REDGATE, *op. cit.* (n. 27), p. 75 ; voir P. Z. BEDOUKIAN, « Some Unpublished Coins of the Artaxiads of Armenia », *REArm* 17 (1983), p. 279-287.

69. *Coinage of the Artaxiads of Armenia*, dans *Royal Numismatic Society* 10, London, 1978, p. 29, 31 et 71-72.

70. Fr. CORNILLOT, « L'aube scythique du monde slave », dans *Les Mystères de l'aube* (Slovo 14), 1994, p. 195 n. 3.

71. Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 228-229 où la note 1 cite e. a. G. WIDENGREN, *Hochgottglaube im alten Iran*, Upsal, 1938, p. 105 et 316-317 et G. DUMÉZIL, « Višnu et les Marút à travers la réforme zoroastrienne », *JA* 241 (1953), p. 7-8.

72. Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 229.

73. *Ibid.*, p. 208, 214 et 219.

*x<sup>v</sup>arənah* gisant au fond du lac ou de l'Océan Vourukaša<sup>74</sup>. Ce souverain possède le feu royal appelé *Warhrən*<sup>75</sup>, c'est-à-dire originellement *Vrtraghan* (cf. n. 74), lequel comporte trois feux fonctionnels – comme l'a démontré Darmesteter<sup>76</sup> –, catégoriels, celui des prêtres (*Farnbag*), celui des guerriers appelé *Gušnasp*, celui des agriculteurs (*Burzen Mihr*); mais le plus important de ces feux est le feu *Gušnasp*, car le roi vieil-iranien est issu de la classe guerrière<sup>77</sup>. Ces trois feux correspondent aux trois *x<sup>v</sup>arənah*<sup>78</sup> qui, lorsqu'ils ont quitté Yima, le premier homme<sup>79</sup>, ont revêtu la forme d'un oiseau nommé *Vərδyan*, un avatar de *Vərəqragna*<sup>80</sup>, en d'autres mots, selon cette épithète, du dieu indien Indra<sup>81</sup>. Ces *x<sup>v</sup>arənah* sont remis, chaque matin, selon le *Bundahišn*<sup>82</sup>, à la déesse Aurore *Oš* (l'*Ušah* avestique), laquelle dit l'*Avesta*<sup>83</sup>, fait galoper le cheval ou les chevaux. Ceci permet d'identifier le cheval au *x<sup>v</sup>arənah*<sup>84</sup>. « Le bien-fondé de cette identification est expressément confirmé par un nom dynastique achéménide, celui de Pharnaspe, qui [...] signifie "qui détient le cheval du *xwarnah*". » (Cf. n. 70 et 84.) Or le souverain vieil-iranien détient un cheval particulier, en fait la monture de son père divin, à savoir Mithra, dieu martial dans la religion iranienne intimement lié à la figure du

74. J.-L. DESNIER, *op. cit.* (n. 30), p. 17-18 ; Yašt, 19, 51 cité par Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 215.

75. Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 189 et n. 2, citant J. DUCHESNE-GUILLEMIN, *La religion de l'Iran ancien*, Paris, 1962, p. 78.

76. J. DARMESTETER, *Le Zend-Avesta*, Paris, 1892-1960, I, p. 156, cité par Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 194-195.

77. « Compte tenu du lien intime qui unissait originellement ce feu, encore appelé *Warhrən* à l'époque sassanide, au dieu dont procédait son nom, il n'est pas étonnant de constater que, parmi les trois feux catégoriels qui le constituaient, la première place revenait au feu *Gušnasp*, celui des guerriers, qui symbolisait déjà par lui-même le pouvoir royal et la notion d'Empire : cela était naturel puisque le roi indo-iranien était d'une part issu de la classe des guerriers et, d'autre part, tenu pour une réincarnation de \**Vrtraghan* », écrit Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 196.

78. Pour Fr. CORNILLOT (art. cité [n. 70], p. 195) se dessine « un parallèle entre ce feu *Warhrən* et le *xwarnah* des *Kawis* autrement dit, le *xwarnah* royal : selon le Yašt 19 (Yt 19, 34-38), celui-ci est constitué de trois *xwarnah* (en avestique *xwarənah*) distincts, dans lesquels le même Darmesteter a judicieusement reconnu le *xwarnah*. »

79. Cf. A. CHRISTENSEN, « Les types du premier homme et du premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens », *Archives Orientales*, 1917-1934.

80. Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 195 et n. 3.

81. *Ibid.*, p. 163 et 167-168.

82. *Ibid.*, p. 214-215.

83. « La déesse *Ušah* se révèle être la seule attributaire de deux remarquables épithètes synonymes, *ranjaṭ.aspa-* et *ravaṭ.aspa* « qui fait galoper le cheval (ou les chevaux) (Gāsānbār 5, 5) », écrit Fr. CORNILLOT, *ibid.*

84. Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 215 ; aussi p. 209-210. Voir aussi A. I. IVANTCHIK, « Un fragment de l'épopée scythe : "le cheval de Colaxais" dans un parthéon d'Alcman », *Ktèma* 27 (2002), p. 257-264.

cheval<sup>85</sup> ; ce cheval victorieux évoque celui ou ceux du Soleil et de son fils Apam Napat – dont le souverain vieil-iranien, rappelons-le, est une réincarnation ; car ceux-ci possèdent des chevaux rapides<sup>86</sup>. Sur la crinière du cheval royal<sup>87</sup> s'allume le feu *Gušnasp* (ce feu qui signifie « feu de l'étalon »), symbole du *xʷarənah* du roi guerrier<sup>88</sup>.

Envisageons en second lieu la symbolique martiale des autels de Philippes. Nous savons que Marc Antoine et Octavien, le futur Auguste, ont dédié ces autels commémorant la victoire de Philippes à Mars Ultor ; Octavien fera même le vœu au dieu de la guerre de lui construire un temple, précisément en 20 av. J.-C.<sup>89</sup>. Nous ignorons totalement comment se présentaient les autels de Philippes<sup>90</sup> ; pouvons-nous de ce fait inférer du

85. *Ibid.*, p. 212. Voir Ph. SWENNEN, *D'Indra à Tištrya. Portrait et évolution du cheval sacré dans les mythes indo-iraniens anciens*, Paris, 2004, p. 296-297.

86. *Ibid.*, p. 207-208, 210, 213 et 229.

87. À Miθra est associée cette crinière équine, puisque c'est à travers elle que les guerriers adressent leurs prières au dieu, comme l'indique l'Avesta (voir Fr. CORNILLOT, art. cité [n. 70], p. 213).

88. Selon Fr. CORNILLOT, art. cité (n. 70), p. 215-216, « la preuve formelle de ce que le cheval victorieux dont le souverain vieil-iranien passait pour être le détenteur ne faisait qu'un avec son *xwarnah* royal nous est à nouveau fourni par Hérodote. Voici ce qu'il note à propos du souverain pers (I, 188) : « Quand il fait campagne, le Grand Roi est bien muni de vivres et de bétail provenant de son pays ; en particulier, il emporte avec lui de l'eau du fleuve Choaspès qui passe près de Suse, car le roi ne boit d'eau que de ce fleuve et d'aucun autre. Cette eau du Choaspès, bouillie, est transportée dans des vases d'argent sur de nombreux chars à quatre roues tirés par des mulets, qui suivent le roi dans tous ses déplacements. » La reconstruction du prototype vieil-iranien que reflète la transcription grecque ne pose aucun problème : *\*Hwaspa* – « l'Aigue-au-bon-cheval ». Ce qu'Hérodote nous révèle ici à son insu, mais avec son indéfectible rigueur intellectuelle [...], c'est le noyau même de l'idéologie royale iranienne. Si le Grand Roi ne doit boire que l'eau de la *\*Hwaspa*, c'est parce qu'il est identique au feu *Apam Napāt*, lequel a la double particularité d'être *Aurvaṭ.aspa* – « dieu au cheval rapide » et de garder le *xwarnah* au fond des eaux du mythique océan Vourukaša (le réservoir de toutes les eaux pures), ainsi que le rapporte expressément l'Avesta (Yašt 19, 51). En buvant une autre eau que celle de la *\*Hwaspa*, le roi risquerait d'être privé du « bon cheval » porté par cette dernière et, cessant par le fait même de ne faire qu'un avec le « dieu au cheval rapide » *Apam Napāt*, il ne serait plus le gardien et détenteur du *xwarnah*. » Nous avons traité ce texte hérodotéen et son parallèle iranien dans notre article « Traces de « lumière de gloire » dans l'épopée grecque », *Ollodagos* 17 (2002), p. 133-158.

89. *Res gestae diui Augusti*, 20

90. G.-Ch. PICARD (*Les trophées romains*, Paris, 1957, p. 243-244) signale la découverte à Philippes d'un relief rupestre qui réunit autour d'un trophée Arès - Mars et Dionysos sacrificiant, et ajoute que « ces dieux appartiennent l'un et l'autre au vieux panthéon thrace ». Il montre d'autre part que l'arc élevé à Philippes est le seul, à notre connaissance, à avoir été élevé sur l'emplacement d'un combat et ne possède pas de caractère triomphal, mais plutôt une intention expiatoire de ne pas renouveler une bataille civile. Voir aussi G. AMIOTTI, « Augusto e il culto di Marte Ultore », dans

décor de ce temple de Mars Ultor à Rome celui des autels de Philippes ? La réponse est impossible à donner, d'autant plus que de ce temple l'identification fait problème, puisque les spécialistes de l'urbanisme romain sont en désaccord sur sa localisation, et même sur son existence. Depuis Th. Mommsen et G. Wissowa jusqu'à R. Schilling<sup>91</sup>, F. Cassola<sup>92</sup>, P. Zanker<sup>93</sup> et C. Bustany<sup>94</sup>, sur la foi de Dion Cassius (LIV, 8, 3), l'on a cru à la présence d'un petit temple rond de Mars au Capitole<sup>95</sup>, mais de plus récents spécialistes du problème, comme L. Richardson jr<sup>96</sup>, en rejettent l'existence – Jupiter Capitolin ayant accueilli, selon ce dernier, provisoirement les étendards de Crassus remis par les Parthes jusqu'à la construction en 2 av. J.-C. du temple de Mars Ultor au Forum Augustum. P. Zanker et C. Bustany ont cru montrer que des deniers trouvés dans des lieux fort éloignés et un cistophore de Pergame prouvaient la présence sur le Capitole de ce petit temple rond, que ce dernier était donc réputé dans l'Empire romain et qu'il était l'ultime marque d'intérêt d'Auguste pour le Capitole (cf. n. 92 et 93), mais C. Lerouge<sup>97</sup> dément leurs propos et nous convainc de ce que « le Sénat, en 20, aurait ordonné la construction d'un temple à Mars Ultor sur le Capitole, mais Auguste aurait ensuite changé d'avis et décidé qu'il serait placé sur son Forum », que « les monnaies représenteraient le temple initialement prévu, dont une description avait été

---

Marta SORDI (éd.), *Responsabilità, perdono e vendetta nel mondo antico*, Milan, 1998, p. 167-174.

91. G. WISSOWA, *Religion und Kultus der Römer*, Munich, 1912, p. 146 et R. SCHILLING, commentaire de Ovide, *Les Fastes*, t. II, livres IV-VI, Paris, 1993, p. 155, n. 152.

92. « I templi di Marte Ultore e i *Ludi Martiales* », dans *Scritti sul mondo antico in memoria di F. Grosso*, Rome, 1981, p. 99-118.

93. *Augustus und die Macht der Bilder*, Munich, 1987, p. 114 et 190.

94. « Auguste, les temples de Mars Ultor et les enseignes de Crassus », *RSA* 24 (1994), p. 93-98. C. REUSSER, « Mars Ultor (Capitolium) », *Lexicon Topographicum Urbis Romae* 3 (1996), p. 230-231, et J. W. RICH, « Augustus' Parthian Honours, the Temple of Mars Ultor, and the Arch in the Roman Forum », *PBSR* 66 (1998), p. 79-81.

95. La rotondité de ce temple le rapprocherait de celui de Vesta, déesse du feu (sur la rotondité de ce temple, voir p. ex. K. R. PROWSE, « The Vestal Circle », *G&R* 14 [1967], p. 278-279 et C. AMPOLO, « Analogie e rapporti fra Atene e Roma arcaica », *PP* 26 [1971], p. 443-460).

96. *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore - Londres, 1992, p. 245 ; aussi L. MORAWIECKI, « Le monoptère sur les monnaies alexandrines de bronze du temps d'Auguste », *Eos* 64 [1976], p. 59-82 et C. J. SIMPSON, « The Date of Dedication of the Temple of Mars Ultor », *JRS* 67 (1977), p. 91-94, et « A Shrine of Mars Ultor Re-visited », *RBP* 71 (1993), p. 116-122.

97. *Op. cit.* (n. 11), p. 107-108.

rapidement fournie par le décret du Sénat et largement répandue dans tout l'Empire »<sup>98</sup>. Elle poursuit ainsi :

Quant à l'arc de triomphe censé figurer sur le Forum romain [portant les trophées selon Dion Cassius, LIV, 8, 3], et dont diverses représentations apparaissent également sur des monnaies, on n'en a pas de plus retrouvé de trace archéologique certaine ; certains affirment cependant qu'un tel arc fut bien construit, alors que d'autres avancent l'hypothèse selon laquelle, alors que le Sénat avait voté la construction de l'arc, Auguste, par souci de modestie une fois encore, se contenta de modifier l'arc à trois arches qui avait été érigé sur le Forum pour célébrer la bataille d'Actium [...]

Marianne Bonnefond<sup>99</sup>, qui admet aussi l'existence d'un petit temple rond de Mars Ultor sur le Capitole, analyse les documents monétaires évoqués plus haut ; sur ceux-ci figurent notamment l'aigle romaine et les enseignes (de Crassus remises à Auguste). Si (ce n'est qu'une hypothèse !) le décor des autels de Philippes était le même que celui de ce temple, l'aigle qui y figurerait pouvait être interprétée par les « amis » de Tibère dont Archélaos de Cappadoce, comme, nous l'avons vu plus haut, une marque du *x<sup>v</sup>arānah*.

Nous savons d'autre part que le grand temple de Mars Ultor, construit en 2 av. J.-C., constituait la pièce maîtresse du Forum d'Auguste :

[...] bien en vue sur son podium, [il] formait le fond du décor [...] Un relief du temps de Claude nous montre qu'un fronton triangulaire surmontait le temple, avec deux Victoires posées sur ses extrémités. On identifie sans peine les statues qui animaient le tympan : Mars, au centre, debout, appuyé sur sa lance [...] <sup>100</sup>.

---

98. En fait, le décret promulgué par le Sénat stipulait que ce temple devait imiter celui de Jupiter Feretrius, lui aussi situé sur le Capitole (C. LEROUGE, *op. cit.* [n. 11], p. 109) ; or une monnaie de P. Cornelius Lentulus Marcellinus, datant de 50 av. J.-C., représente ce dernier comme un tout petit sanctuaire avec quatre colonnes en façade, au centre de laquelle se présente une large ouverture de type énigmatique comme l'écrit L. RICHARDSON jr, *op. cit.* (n. 96), p. 219. Nous sommes donc loin, semble-t-il, d'un temple rond !

99. « Transferts de fonctions et mutation idéologique : le Capitole et le Forum d'Auguste », dans *L'Urbs. Espace urbain et histoire (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)*, Rome, 1987, p. 251-278 et plus spécialement p. 273-274 ; voir aussi J. H. CROON, « Die Ideologie des Marskultus unter dem Principat und ihre Vorgeschichte », dans *ANRW II*, 17, 1, p. 250-270.

100. L. DURET et J. P. NÉRAUDAU, *Urbanisme et métamorphoses de la Rome antique*, Paris, 1983, p. 111. Pour les monnaies, voir H. MATTINGLY et E. SYDENHAM, *The Roman Imperial Coinage*, Londres, 1923, p. 46-47 et plate III n° 31, ainsi que Chr. PÉREZ, *Monnaie du pouvoir, pouvoir de monnaie. Une pratique discursive originale : le discours figuratif monétaire (1<sup>er</sup> s. av. J.-C. - 14 ap. J.-C.)*, Paris, 1986, p. 374-375 et n. 365. Aussi G. FUCHS, *Architekturdarstellungen auf römischen Münzen der Republik und der frühen Kaiserzeit*, Berlin, 1969, p. 74-76.

Mais ce sanctuaire n'avait plus comme fonction de commémorer le souvenir de César assassiné, mais celle de célébrer la famille julio-claudienne<sup>101</sup>. C'est pourquoi nous ne pouvons inférer du décor du ou des deux temples de Mars Ultor, ni de celui de l'*ara Martis in campo*<sup>102</sup> à Rome, comment les autels de Philippes représentaient le dieu.

Toutefois nous connaissons aussi les nombreuses relations que le dieu entretient avec le cheval. À lui seul était sacrifié un cheval<sup>103</sup>, à lui seul était consacré l'*equus october*<sup>104</sup> ; c'est devant son temple construit devant la Porte Capène que depuis 304, chaque 15 juillet, se passe la *transuectio equitum*<sup>105</sup>. Mais pouvons-nous formuler l'hypothèse que les autels de Philippes représentaient Mars lié au cheval et que leur embrasement « auréolait » le cheval (ou les chevaux) qui y aurait figuré<sup>106</sup>, rien n'est moins sûr. Hippique ou aquilin, le décor des autels de Philippes était susceptible de recevoir, en raison des circonstances, une interprétation « iranisante »<sup>107</sup>.

101. G. WISSOWA, *op. cit.* (n. 91), p. 78.

102. L. RICHARDSON, *op. cit.* (n. 96), p. 245, s.v. *Mars, Ara*.

103. Paul Festus 71, 21 Lindsay ; Pline l'Ancien, XXVIII, 146 ; Polybe, XII, 4 b 1.

104. Paul Festus 71, 20 Lindsay. Sur l'*equus October*, lire G. DUMÉZIL, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1966, p. 217-229 et 277.

105. Denys d' Halicarnasse, *Antiquités Romaines*, VI, 13, 4 ; Ovide, *Fastes*, VI, 191 et s.

106. Nous n'ignorons pas que l'animal qui symbolise le dieu Mars aux yeux des Romains est le loup (voir les références citées par G. B. MILES, *Livy. Reconstructing Early Rom*, Ithaca - Londres, 1995, p. 140 n. 6) ; mais dans le contexte qui nous occupe, la figuration du loup serait des plus bizarres !

107. Sur la présence des Parthes sur les monuments augustéens, voir R. M. SCHNEIDER, « Die Faszination des Feindes : Bilder der Parther und des Orients in Rom », dans J. WIESHÖFER (éd.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse - The Arsacid Empire : Sources and Documentation*, Stuttgart, 1998, p. 95-146 ; Th. SCHÄFER, « Spolia et Signa. Parthererfolg und augusteische Baupolitik in Ost und West », *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen* I, 1998, p. 45-123, et M. SPANNAGEL, *Exemplaria Principis. Untersuchungen zu Entstehung und Ausstattung des Augustusforums*, Heidelberg, 1999, p. 224-255. Une figuration de chevaux eût été des plus adéquates pour le nouveau roi d'Arménie, puisque « le cheval est placé à la tête de la procession qui doit établir l'emplacement du feu rituel : dans son voyage dans l'inconnu, c'est le cheval qui dirige la procession [...]. Dans l'intervention du dieu guerrier [...], il y a [...] un enjeu précis : provoquer la (re)mise en place de l'ordre cosmique organisé. Cela consiste à mener un combat pour le dieu dont la victoire est l'acte cosmogonique fondateur. En renouvelant symboliquement le même combat, le roi assure la perpétuation de cet ordre », écrit Ph. SWENNEN, *op. cit.* (n. 85), p. 121-122 § 160-161). Précisément Tigrane II, accompagné de Tibère, était peut-être parti vers l'Arménie avec des intentions belliqueuses, mais l'assassinat d'Artaxias en décida autrement.

A. Vigourt, dans son livre sur *Les présages impériaux* (p. 188), ne songe qu'à une *interpretatio Romana* de l'illumination spontanée des autels de Philippes :

[Cette illumination] était en quelque sorte un signe unilatéral des divinités. Les dieux de Philippes agissaient : à savoir Apollon dont le nom servit de mot d'ordre tant à Brutus qu'aux Césariens (selon Plutarque, *Brutus*, 24, il fut celui de son héros, selon Valère Maxime, I, V, 7, ce fut celui de César et Antoine), et aussi *Diuis Iulius* et Mars *Uitor* dont le temple fut alors voué, auxquels était jointe une déesse porteuse de victoire, Victoria plutôt que Vénus, Victoria dont les monnaies émises à Philippes portent souvent le nom.

Elle ne nous convainc nullement quand elle reprend l'interprétation, qu'elle juge pertinente, de B. Levick :

[L'interprétation de B. Levick] relie cette illumination des autels antoniens aux succès déjà obtenus par Tibère en tant qu'avocat de quelques grands personnalités, et *imagine* [nous soulignons] que les habitants de Philippes pouvaient rechercher le patronage d'un homme influent [...] Peut-être, de plus, n'est-il pas sans importance que la bataille de Philippes ait eu lieu le 23 octobre 42, et que Tibère naquit à Rome, au Palatium, seize jours avant les calendes de décembre, sous le consulat de M. Aemilius Lepidus, qui avait pour collègue L. Munatius Plancus, pendant la guerre de Philippes : que les autels dressés par le vainqueur d'une bataille ayant eu lieu *presque* [nous soulignons] au moment de sa naissance s'allument « spontanément » quand, vingt deux ans plus tard, il chemine non loin de là, peut passer pour un présage de bonne fortune <sup>108</sup>.

Les termes que nous avons soulignés dans l'exposé d'A. Vigourt nous paraissent montrer son embarras et sa perplexité pour expliquer, du point de vue romain, l'embrasement soudain et spontané des autels de Philippes.

Se pose, selon nous, la question de savoir si les feux embrasant spontanément les autels qui commémorent la victoire à Philippes d'Octave – Auguste et de Marc Antoine sur les tyrannicides Brutus et Cassius – sont un présage d'avenir royal pour Tibère ou pour Tigrane II (III). Tibère semble, selon Dion Cassius, avoir mené l'expédition « arméno-parthique » (καὶ ἐπράχθη μὲν οὐδὲν τῆς παρασκευῆς αὐτοῦ ἄξιον. Οἱ γὰρ Ἀρμένιοι τὸν Ἀρτάξην προαπέκτειναν, « et il ne se produisit rien qui fut en rapport avec la préparation de sa campagne militaire, puisque les Arméniens tuèrent Artaxès avant l'arrivée de Tibère » [trad. personnelle]) <sup>109</sup>, et comme le prouveraient en plus les *res gestae diui Augusti*, c'est l'empereur qui aurait reçu personnellement les enseignes de

108. *Op. cit.* (n. 36), p. 362-363, renvoyant à B. LEVICK, *Tiberius the Politician*, Londres, 1976, p. 26-27 et à la biographie de Suétone (5, 2).

109. LIV, 9, 4-7.

Crassus<sup>110</sup> ; signalons que, une fois devenu empereur, Tibère paraît avoir, d'une part, adopté une politique bienveillante à l'égard de l'Arménie et de l'Empire parthe<sup>111</sup>, s'être, d'autre part, défié de toute prédiction publique<sup>112</sup>. Se pose la question de savoir si Tibère a changé en accédant au pouvoir impérial, puisque, devenu empereur, il refuse tout présage<sup>113</sup>.

Pour les tenants de la thèse selon laquelle ce présage de Philippe se trouve dans l'autobiographie impériale, le futur empereur, âgé alors d'une petite vingtaine d'années, aurait considéré que le présage de Philippe le concernait, mais peut-être aussi légitimait le protectorat romain d'Auguste sur Tigrane II (III), le nouveau souverain d'Arménie. C'est pourquoi Tibère aurait estimé devoir le signaler dans son autobiographie<sup>114</sup>, d'autant plus que nous savons depuis Suétone que le successeur d'Auguste était curieux de légendes mythologiques rarissimes<sup>115</sup>. Le jeune Tibère se serait donc approprié ce présage, augurant de sa future carrière, peut-être au détriment de Tigrane II (III). Cette hypothèse sous-entend, nous semble-t-il, que la présence de Parthes à Rome au début du règne d'Auguste a fait impression non seulement sur les Romains, mais aussi sur Tibère adolescent. Mais cette supposition nous paraît peu plausible (cf. *supra*), quand nous savons qu'à l'époque où Tibère rédige son autobiographie<sup>116</sup>, il

110. *Res gestae diui Augusti*, 27 et 29. Toutefois pour Suétone (*Tibère*, 9, 1) c'est Tibère qui « reprit les enseignes que les Parthes avaient enlevées à M. Crassus » (trad. H. AILLOUD [CUF]) ; voir aussi l'article de M.-L. CHAUMONT cité en n. 4. *Contra*, K. KRAEMER, « Zur Rückgabe der Feldzeichen im Jahre 20 v. Chr. », *Historia* 22 [1973], p. 362-363.

111. Dion Cassius, LVIII, 26, 1-4 ; voir aussi A. PERRUCCIO, « Note sulla « moderatio » de Scipione Emiliano in Valerio Massimo », *A&R* 50 (2005), p. 49-66 ; *contra*, les quelques réserves émises par Ch. LEROUGE, *op. cit.* (n. 11), p. 129-133 et 146.

112. Suétone, *Tibère*, 36 et 63, 2 (« Il défendit de consulter les haruspices secrètement et sans témoins. Il essaya même de disperser les oracles voisins de la ville, mais il y renonça, effrayé par la puissance des sorts de Préneste, qui, transportés à Rome dans une boîte cachetée, n'avaient pu y être découverts, tant que la boîte n'eut pas été reportée dans le temple. » ; trad. H. AILLOUD [CUF]).

113. Suétone dira de lui (69) *circa deos ac religiones neglegentior*.

114. H. BARDON, *La littérature latine inconnue*, Paris, 1956, t. II, p. 171.

115. H. BARDON, *op. cit.* (n. 114), t. II, p. 149, n. 9 et *Les Empereurs et les lettres latines*, Paris, 1968<sup>2</sup>, p. 108, renvoyant à Suétone, *Tibère*, 70 (voir aussi A. LA PENNA, « Callimaco e i paradossi dell'imperatore Tiberio [Svetonio, *Tib.*, lxx, 6] », *SIFC* 5 [1987], p. 181-185).

116. Cette autobiographie semble être sommaire si nous en jugeons par le titre *Commentarius quem de uita sua summatim breuiterque composuit* (Suétone, *Tibère*, 61, 1), et nous en ignorons la nature exacte (O. DEVILLERS, *Tacite et les sources des Annales. Enquêtes sur la méthode historique*, Louvain - Paris - Dudley, 2003, p. 34).

traîne ou a traîné devant les tribunaux Archélaos de Cappadoce<sup>117</sup> ; nous voyons mal comment, dans un regard rétrospectif sur sa vie, il aurait fait référence à une prédiction faite par quelqu'un qui lui donnait l'impression de l'avoir trahi par la suite, à moins que ce ne soit ses amis romains qui l'accompagnaient lors de son passage à Philippes<sup>118</sup> qui eussent interprété les feux de Philippe comme un présage de souveraineté.

D'ailleurs, nous pouvons nous demander si Tibère interprétait le présage de Philippes à son avantage (pour légitimer par une idéologie royale étrangère son adoption par Auguste plus d'une dizaine d'années auparavant et son pouvoir impérial plus de trente ans auparavant ?), lui qui, la veille d'un combat, considérait comme un bon et sûr présage le fait que sa lampe baisse et s'éteigne tout à coup sans cause étrangère<sup>119</sup> ? Celui de Philippes était l'exact contraire ! Qui plus est, les autels de Philippes ne lui rappelaient-ils pas le suicide de son grand-père maternel et la défaite de son père Tiberius Claudius Nero, tous deux partisans de Brutus et de Cassius, les tyrannicides vaincus par Octavien et Marc Antoine<sup>120</sup> ?

À notre sentiment, en 20 av. J.-C. les autels flamboyaient pour Tigrane II (III) accompagné de Tibère, et ce sont les biographes posthumes (ou ses amis d'alors) qui ont attribué ce « miracle » à l'avantage de Tibère, lui qui, envers les cultes étrangers et les astrologues « avait le souci de conserver la spécificité romaine. À cet égard, son attitude en matière linguistique est éclairante. Puriste, il défendait le prestige de la langue latine, seule langue dont il autorisa l'usage au Sénat<sup>121</sup>. »

C'est pourquoi nous revenons, du moins pour le passage que nous étudions actuellement de la *Vie de Tibère* de Suétone, à la thèse de Kl. Bringmann<sup>122</sup> selon laquelle la source de Suétone serait un historien anonyme qui aurait écrit aussitôt après le décès de Tibère et aurait narré les épisodes des autels de Philippes et de l'aigle de Rhodes. Si donc Tibère n'a

117. Dion Cassius, LVII, 17, 3-5, commenté par G. BOWERSOCK, art. cité (n. 36), p. 179.

118. Horace, dans sa troisième *Épître* (v. 6-8) du livre I, parle de la *studiosa cohors* qui accompagne Tibère en Arménie (voir M.-L. CHAUMONT, art. cité [n. 4], p. 184-185).

119. Suétone, *Tibère*, 19, 2.

120. A. VIGOURT, *op. cit.* (n. 36), p. 362-363, se référant à L. STORONI MAZZOLANI, *Tibère ou la spirale du pouvoir*, Paris, 1986, p. 40.

121. Br. ROCHETTE, « Tibère, les cultes étrangers et les astrologues (Suétone, *Vie de Tibère*, 36) », *LEC* 69 [2001], p. 193.

122. « Zur Tiberiusbiographie Suetons », *RhM* 114 (1971), p. 268-285. Mais Suétone a pu lire l'autobiographie de l'empereur ; voir Fr. GASCOU, *op. cit.* (n. 6), Rome, 1984, p. 273-279, pour qui Suétone aurait recouru aux *Commentarii* et *Acta* de Tibère (cf. Suétone, *Tibère*, 24, 3).

point fait mention du présage de Philippes, du moins à son profit, son ou ses biographe(s) et les historiens antiques qui ont narré son règne ont donné, pour leur part, du feu nimbant les autels de Philippes une *interpretatio Romana* au profit de l'empereur, gommant de la sorte son origine religieuse iranienne et son but politique. Quant au témoignage de Velleius Paterculus<sup>123</sup>, nous ne pouvons, pour notre hypothèse, rien en tirer de positif ou de négatif, puisque cet historien contemporain et admirateur de Tibère n'attache guère d'attention aux présages<sup>124</sup> – le seul qui soit mentionné concerne l'assassinat de César<sup>125</sup>.

Parmi les historiens qui ont raconté le règne et la vie de Tibère, nous trouvons évidemment Suétone, pour qui nous pouvons nous demander s'il n'est pas responsable de l'*interpretatio Romana*. Dans l'épisode de l'existence de Caligula que nous avons mentionné plus haut, M. Dubuisson se demandait si Suétone avait « compris la véritable portée du comportement de Caligula en l'occurrence, comportement qui est tout sauf irrationnel », et s'il « possédait [...] sur les Parthes les connaissances qu'a dû me fournir un spécialiste [en l'occurrence Jean Kellens] », et répondait :

Mais Suétone a dû devenir non pas un, mais *le* spécialiste des Parthes à Rome : il était *a studiis* de Trajan, c'est-à-dire le conseiller spécial, le chef du bureau d'études, dont l'essentiel du travail consistait à fournir régulièrement des dossiers à l'un des empereurs romains qui a eu le plus de contacts avec les Parthes. Il a parfaitement compris – mais ne l'explique pas. Il ne ment pas non plus, ni ne dissimule ; tous les faits pertinents sont là. Mais tout l'exposé est agencé de manière à imposer au lecteur une tout autre interprétation [...] <sup>126</sup>.

Nous pensons que le biographe impérial a adopté la même démarche quant au jeune Tibère.

Si donc le feu *Gušnasp* s'allume autour des autels de Philippes, quand Tibère ramène Tigrane II (III) en Arménie et plus précisément sur le trône royal, il marque la présence du *x'arənah* d'abord pour le nouveau souverain arménien, ensuite pour la caution du pouvoir romain, et enfin – mais a posteriori – pour Tibère futur successeur d'Auguste et empereur.

Marcel MEULDER  
Université Libre de Bruxelles

---

123. II, 94, 4.

124. II, 19, 1 où le substantif *omen* est pris au sens figuré.

125. II, 57, 1-2 ; cf. Plutarque, *César*, 63. Velleius se réfère aussi au célèbre songe d'Artorius, le médecin d'Octave, avant la bataille de Philippes (II, 70, 1 ; cf. Valère Maxime, I, 7, 1 et Plutarque, *Brutus*, 41, 3).

126. Art. cité (n. 55), p. 258.